

Bernard Duhant

le 4 septembre 1944...

# LA LIBERATION DE QUEVAUCAMPS



Document n°1  
A.S.P.Beloëil 1994

Bernard Duhant

le 4 septembre 1944...

# LE LIBERATION DE QUEVAUCAMPS

2<sup>e</sup> édition \*  
revue et augmentée

## ERRATUM

page de titre:

lire: "LA libération de Quevaucamps"

au lieu de: "LE libération de Quevaucamps"

Document n° ...  
A.S.P. Beloeil 1994

D/1994/3476/1

---

## LA LIBERATION DE QUEVAUCAMPS

---

On a beau consulter les archives communales, on ne trouve pas la moindre allusion aux terribles événements qui ont marqué le fin de l'occupation de Quevaucamps, le 4 septembre 1944. Il semble qu'on ait voulu les occulter<sup>1</sup>. Et pourtant, ils ont fait dix-neuf morts. Pourquoi ce silence de l'administration?

Il faut se tourner vers la presse écrite pour apprendre, six jours après, une partie de la vérité<sup>2</sup>.

Quand, trente ans plus tard, un quotidien consacra un article<sup>3</sup> à cette journée, les mémoires s'éveillèrent; cela fit beaucoup de bruit, provoqua des commentaires, suscita des réactions en sens divers, nécessita une mise au point de la part de certains acteurs de cette tragédie<sup>4</sup>.

Cinquante ans après les faits, nous publions cette seconde étude, revue et augmentée, basée essentiellement sur des documents d'époque<sup>5</sup>.

Notre propos n'est pas de porter un jugement sur les causes qui ont engendré pareils faits ni sur leur déroulement. Notre unique souci est la recherche de la vérité. Nous avons voulu faire la lumière sur cette page douloureuse de notre histoire locale.

### LA RESISTANCE LOCALE EN 1944

Trois mouvements opèrent à Quevaucamps au cours de cette année 1944: les Partisans Armés, le Front de l'Indépendance et le War Office, aussi appelé Groupe G.

Si leur objectif commun est la lutte contre l'occupant, leurs actions sont spécifiques sur le terrain. En schématisant quelque peu, il est permis de différencier ces groupes de la sorte:

- le F.I. collecte des fonds, des cartes et des timbres de ravitaillement pour le bénéfice du Fonds de Solidarité envers les réfractaires au travail obligatoire et les illégaux;
- les P.A. effectuent des sabotages mais surtout des actions contre des personnes physiques: guérilla, combats de rues, arrestation et exécution des collaborateurs et autres traîtres;
- le Groupe G s'occupe de sabotages pouvant ralentir la machine de guerre allemande en dynamitant des voies ferrées ou navigables, des moyens de transmission et des usines travaillant pour l'occupant. Il participe activement au rapatriement des parachutistes alliés. Son coup d'éclat, au plan national, est la "grande coupure" résultant de la destruction des pylônes électriques de haute tension, le 15 janvier 1944<sup>6</sup>.

Groupe G et P.A. s'approvisionnent en armes et munitions par prises à l'ennemi ou vols dans des installations réquisitionnées par l'occupant quand cela s'avère vital. Sinon, ils reçoivent l'aide matérielle des Alliés par parachutages. Il faut cependant remarquer que cette seconde situation est de loin la plus rare.

L'adage "*Aide-toi et le ciel t'aidera*" prend ici toute sa signification.

Il y a complémentarité entre le W.O. et le F.I., le premier fournissant souvent le second. Ainsi ce dernier reçoit-il des timbres de ravitaillement que les hommes du G dérobent aux organismes en place. A la tête du sous-secteur Quevaucamps - Basècles, nous trouvons un même chef pour ces deux mouvements: Achille Deroubaix, alias le "*Père Tranquille*".

Ajoutons encore qu'à la fin de la guerre, le W.O. mène à bien plusieurs actions en étroite collaboration avec les cheminots du groupe C.F. 25, à Blaton.



ci-contre:  
Le sergent de la Luftwaffe Willems  
William, chef des observateurs du  
Moulin-d'en-Haut, abattu le 2 août  
1944 alors qu'il sort d'un café de la  
Petite Rue.  
(photo X, s.d.)

ci-dessous:  
Prisonniers allemands traversant  
Basècles sous la garde des P.A.  
Ces soldats d'élite sont des éléments  
de la 6<sup>e</sup> Fsj.  
(photos Gabriel Ledru, 1944)



---

Les rapports entre le W.O. et P.A. sont rares, par contre. Cependant, il arrive de les voir lutter côte à côte, ainsi le 4 septembre 1944, lors du combat de Quevaucamps.

### L'ESPOIR RENAÎT

Les bombardements intensifs de Saint-Ghislain et de Tournai, en ce mois de mai 1944, marquent la ferme volonté des forces anglo-américaines de porter un grand coup au trafic ferroviaire allemand. On sait que la population civile de ces deux villes a, hélas, payé un lourd tribut à ces opérations. Cependant, ces actions sont perçues comme des signes avant-coureurs de l'arrivée imminente des libérateurs. Cette impression se mue en certitude avec le débarquement du 6 juin.

Durant les mois de juin et juillet 1944, les Allemands passent, chaque jour plus nombreux, à la chaussée de Mons, traversant Quevaucamps en emmenant des chevaux réquisitionnés dans les Flandres et le Tournaisis <sup>7</sup>.

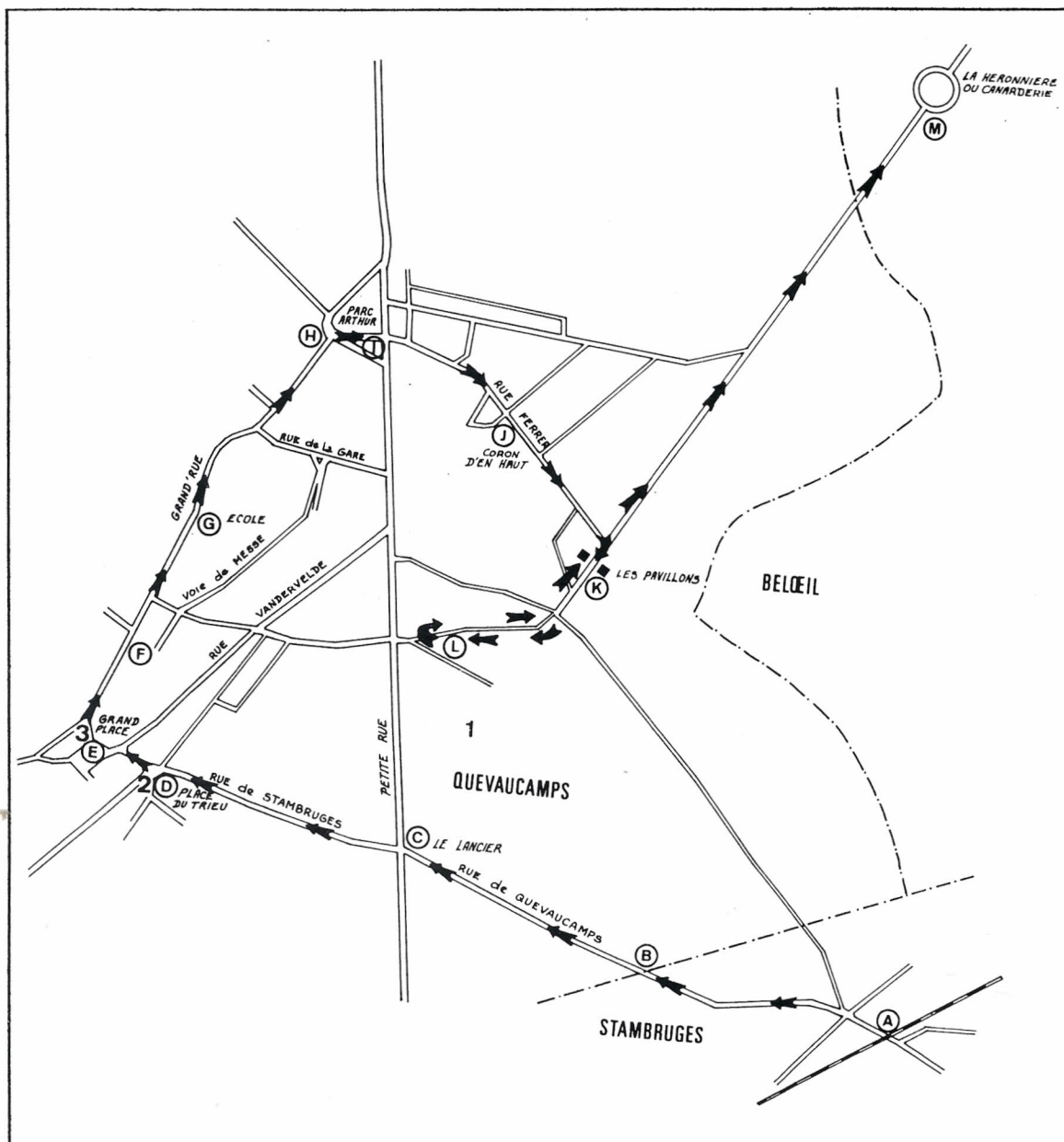
Les résistants sèment des clous à trois pointes sur les routes. L'effet est inespéré, le charroi est fortement perturbé <sup>8</sup>.

On sent que la débâcle approche.

De jour en jour, d'heure en heure, l'espoir grandit. La résistance sort de l'ombre et multiplie les actions au grand jour.

Les sabotages succèdent aux exécutions de traîtres et autres collaborateurs. Le 10 juin, le bureau de poste de Quevaucamps est mis à sac tandis que les communications ferroviaires sont détruites. Le 18 juin, les écluses du canal Blaton-Ath volent en éclats, asséchant ainsi le long bief. Le 21, les locomotives sont sabotées. Le lendemain, les Allemands démontent le poste d'observation du Moulin-d'en-Haut. Le 28 juin, à 11 heures du matin, le percepteur de Quevaucamps - Maurice Croquet - est abattu à coups de revolver au bureau de poste <sup>9</sup>. Le 11 juillet, deux pylônes électriques sont détruits à la gare de Blaton. Durant la nuit du 20 au 21 juillet, des inconnus fleurissent le monument aux morts de Quevaucamps et accrochent un drapeau belge aux poteaux téléphoniques de la Place et du Pâturage. Le 2 août, le sergent de la Luftwaffe Willems William, chef du détachement d'observateurs du Moulin-d'en-Haut, est abattu alors qu'il sort d'un café de la chaussée <sup>10</sup>. Le 30 août, une colonne hippomobile allemande bat en retraite à travers Quevaucamps, en direction de l'est. Le 31 août, des P.A., ayant à leur tête le Commandant Eugène <sup>11</sup>, se rendent à Ellignies-Sainte-Anne et exécutent le secrétaire communal Joseph Prévost, sa femme et son fils, à leur domicile <sup>12</sup>. Après avoir supprimé ces rexistes notoires, les résistants s'emparent de plusieurs sacs contenant des dossiers du Rex. Ces documents constituent autant de preuves accablantes de la collaboration de certains Belges avec l'ennemi <sup>13</sup>. Quelques jours plus tard, le 3 septembre, quelques uns d'entre eux seront appréhendés, à Quevaucamps et dans les villages voisins <sup>14</sup>, emmenés sous bonne escorte à l'École Communale du Centre et enfermés dans une classe des filles en attendant qu'on statue sur leur sort... Le 2 septembre, un autre convoi hippomobile traverse la commune. Le lendemain, la radio annonce la libération de Tournai. Cette fois, plus de doute: la fin est proche, pour demain sans doute!

Les résistants réalisent des opérations de plus en plus risquées. Des opérations de ratissage se déroulent sur les routes et dans les campagnes. Camions, équipages et armements sont saisis. Le 3 septembre, 57 soldats sont encerclés et désarmés par les P.A., à Bury <sup>15</sup>. Les prisonniers blessés sont soignés à l'école de Basècles tandis que les autres sont répartis dans deux classes de l'école communale de Quevaucamps.



**Plan I: la progression de la colonne allemande**

Les lettres renvoient aux paragraphes du récit tandis que les chiffres indiquent les endroits où les premières victimes sont tombées.

Certaines rues portent l'appellation courante de l'époque. Ainsi: la Petite Rue pour la Chaussée Brunehaut, la Grand-Rue pour la Rue J. Wauters, le Coron d'en Haut pour la Rue Ferrer. Le Parc Arthur est l'espace aménagé à la Place du Pâturage durant le mayorat d'Arthur Hioco.

(réalisation Marc-Philippe Duhant)

---

Ils y resteront jusqu'à la libération, trop heureux de s'en tirer à si bon compte. Le lendemain 4 septembre, la population s'attend à voir arriver les Alliés. Les drapeaux fleurissent aux fenêtres. Chacun se fait une joie d'accueillir les libérateurs. Car, c'est certain, la guerre est finie. Mais, vers midi, commence un cauchemar qui restera à jamais gravé dans la mémoire de ceux qui l'ont vécu...

#### LE 4 SEPTEMBRE 1944

##### des Allemands à Stambruges (points A et B du plan I)

Vers midi trois P.A. : René Delcourt, Jean Velghe et un certain Marcel quittent Quevaucamps à vélo. Ils empruntent la direction de Stambruges où ils doivent prendre un fusil-mitrailleur et d'autres armes à leur dépôt. A proximité de la gare, ils entendent des détonations. Prudents, ils mettent pied à terre. Des villageois disent à nos trois résistants qu'on se bat au Montauban et que les Allemands, plus nombreux, ont le dessus. Après une brève concertation avec ses compagnons, René Delcourt enfourche sa bicyclette et pédale à tout vitesse vers Quevaucamps pour y chercher une auto-mitrailleuse<sup>16</sup>.

De longues minutes s'écoulent mais le renfort n'arrive pas. Jean et Marcel prennent la route du retour. A mi-chemin entre le village de Stambruges et le Lancier, ils rencontrent un cycliste qui leur demande ce qui se passe. Puis ce dernier leur fait remarquer un attroupement près de la gare. Nos deux P.A. se retournent et aperçoivent une vingtaine d'Allemands qui se dirigent à vélo vers eux. Aussitôt, nos trois amis sautent sur leurs machines et reviennent à Quevaucamps à vive allure. Marcel file vers la place tandis que Jean remonte la Rue du Moulin<sup>17</sup>. Ils préviennent la population. Immédiatement les drapeaux rejoignent leur cachette. Au Pâturage, Lucien Duhant se rend à l'ancienne ferme Laurent et, fébrilement, efface les inscriptions tracées à la chaux sur la porte cochère, le matin même: "P.C. W.O." <sup>18</sup>.

Quand Jean Velghe arrive au P.C. des Partisans<sup>19</sup> il est trop tard, ses camarades sont partis. Quelques instants auparavant en effet, les hommes qui s'y trouvaient<sup>20</sup> avaient appris la présence de l'ennemi et, après un moment d'hésitation, avaient décidé de se porter au devant de lui et de l'attaquer. Dès cet instant, le destin était scellé...

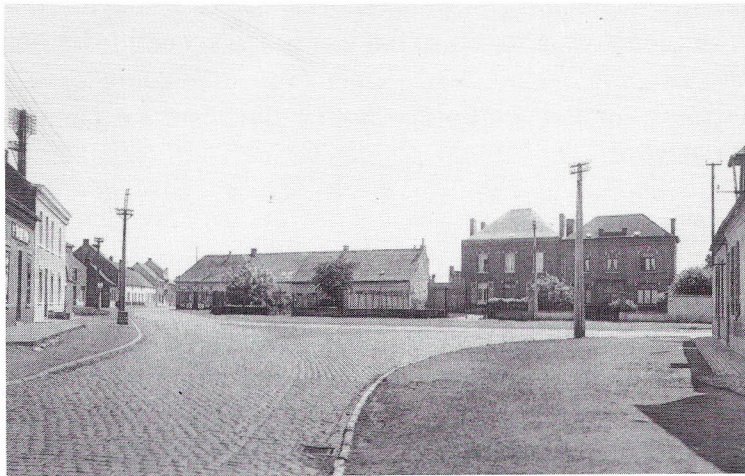
Jean Velghe, Roger Boitte et Robert Pitance passent par les jardins, gagnent le dépôt du vicinal.

Cependant, la petite troupe des Partisans atteint le Lancier et gagne la limite de Stambruges où elle rencontre une trentaine de cyclistes allemands. Aussitôt, les P.A. ouvrent le feu et se déploient. Les Allemands en font autant. Un tir nourri s'en suit. L'action se stabilise un temps mais l'ennemi afflue et entreprend l'encerclement des résistants. Comprenant que leurs flancs sont menacés, ceux-ci se replient vers Quevaucamps par la Rue de Stambruges et la Place du Trieu<sup>21</sup> où ils se retranchent, de poteau en poteau, derrière les remblais du chemin de fer<sup>22</sup>.

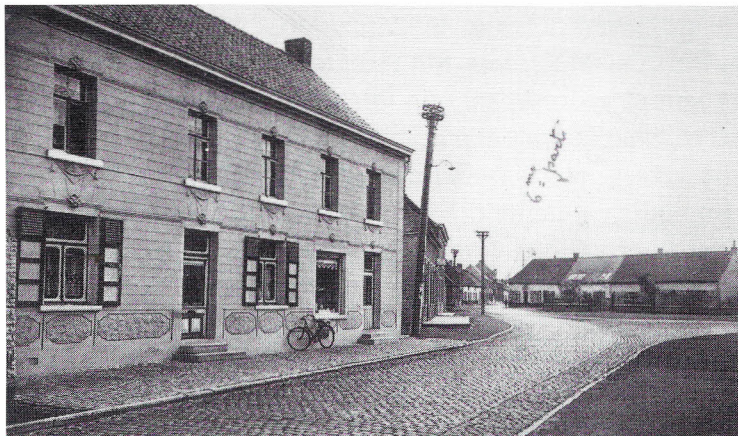
##### accrochage au Lancier (point C du plan I)

Il n'y a plus trente cyclistes mais six cents grenadiers, et pas n'importe lesquels: des éléments de la 9e Panzer Division SS *Hohenstaufen* et de la 10e Panzer Division SS *Fruntsberg*, tous soldats d'élite sortis de l'enfer normand<sup>23</sup>. Ils emportent avec eux: canons, camions, chariots, ambulance.



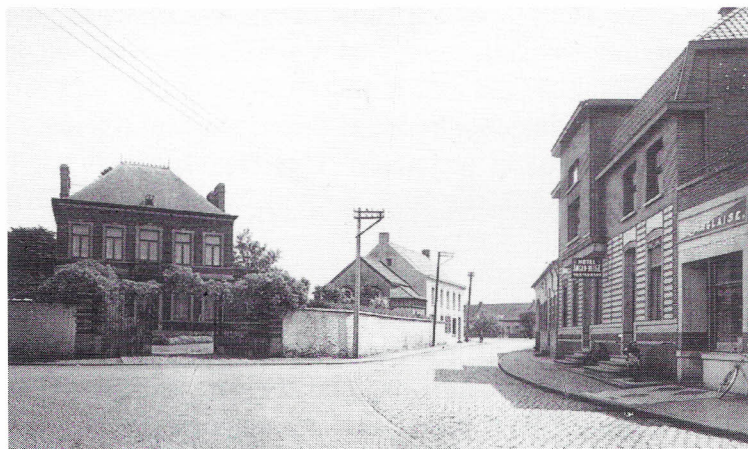


ci-dessus:  
La Place du Trieu (Place Langlois)  
où les P. A. Léon Cauchies et Arthur  
Carpentier ainsi qu'un Allemand  
trouvent la mort.  
(carte postale Nels, 1938)



ci-contre:  
La pharmacie Liénard.  
(carte postale De Muynck, s.d.)

ci-dessous:  
La Rue Langlois.  
(carte postale Nels, 1938)



---

C'est une armée en retraite certes, mais terrible, forte de plusieurs années d'expérience qui se trouve en face de quelques résistants courageux...

La colonne parvient au Lancier. Quelques fantassins pénètrent dans la maison isolée, placent une mitrailleuse lourde à la lucarne du grenier et, aussitôt, lâchent plusieurs rafales en direction de Quevaucamps. Pendant ce temps d'autres soldats mettent un canon en batterie et tirent deux obus en direction des "terroristes".

Deux P.A. à court de munitions, Léon Cauchies et Arthur Carpentier, se dissimulent derrière une meule de paille. Comprenant le péril qu'ils courent, ils sortent de leur cachette en levant les bras. Aussitôt l'ennemi se saisit d'eux puis, les poussant du canon de leurs fusils, les emmène dans la Rue de Stambruges où leurs camarades se sont repliés quelques instants auparavant.

Dans une prairie située au nord du Lancier, à proximité de la maison Van Coppenolle (point 1 de la carte) deux hommes - Jules Leclercq et Désiré Dubruille - récoltent de la nourriture pour leurs lapins. Entendant les détonations, le premier juge plus prudent de rentrer chez lui tandis que le second décide de rester, sa moisson n'étant pas terminée. Pour se soustraire aux regards, il se rend dans un abri à bestiaux tout proche et s'assied tranquillement sur le tabouret de traite qui se trouvait là. Des soldats l'ont aperçu. Bientôt la mitraille s'abat sur la baraque et tue net Désiré, innocente victime dont le seul tort a été de se trouver là à pareil moment...<sup>24</sup>

#### à la Place du Trieu (point D du plan I)

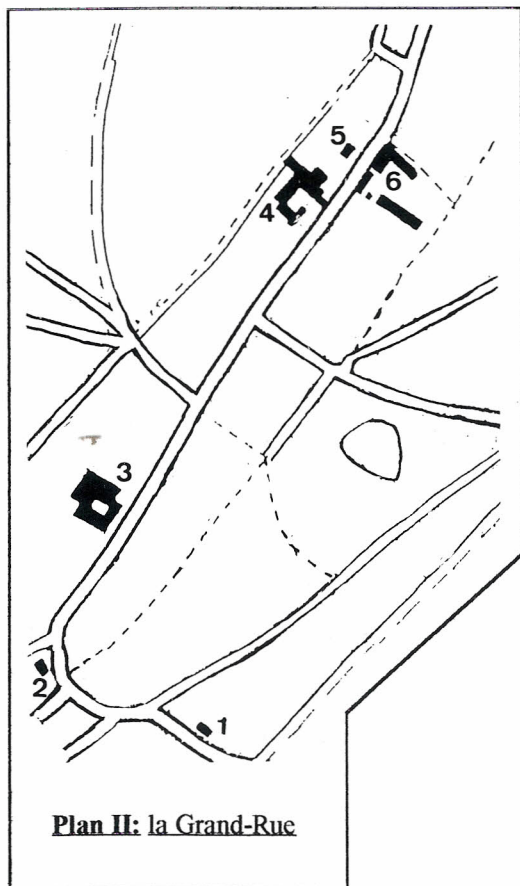
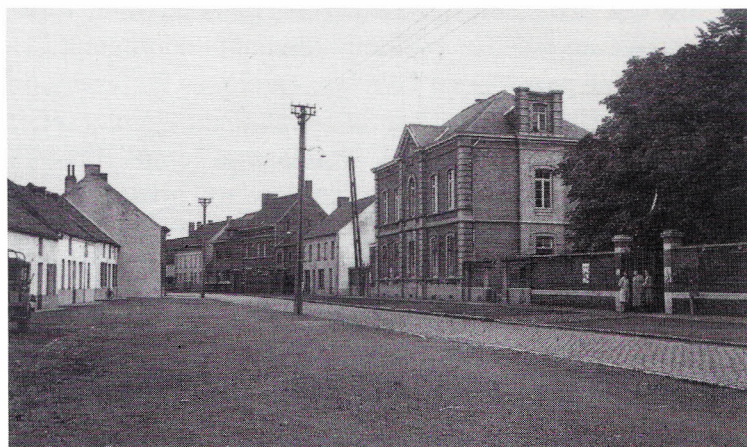
Les SS avancent dans la Rue de Stambruges et parviennent bientôt à la Place du Trieu où ils rencontrent un nid de résistance. L'un des leurs s'écroule, mortellement blessé. Cette première victime rend ses camarades furieux. Ils pénètrent dans les maisons voisines, brisent ce qui leur tombe sous la main et tirent à travers tout avec une rage destructrice. Ils lancent plusieurs grenades dans la cave de la maison Noël Daudergnies, investissent ensuite l'habitation et frappent la femme au visage. Ils exécutent Cauchies et Carpentier (point 2 de la carte) puis se dirigent vers la pharmacie Liénard toute proche<sup>25</sup>.

La vitrine de l'officine vole en éclats, la porte brisée s'ouvre avec fracas et des Allemands font irruption dans la demeure, fous de haine. Le chef braille: "*Terroriste América ici!*".

Remontant de la cave, Madame Liénard, son mari et leurs deux filles s'avancent timidement vers eux. Adrienne Liénard leur assure que seule sa famille occupe la maison et les invite à visiter les pièces. L'officier surexcité saisit alors Madame Liénard par le bras, la pousse hors de la maison et lui braque son revolver contre la poitrine. Puis, il relâche la femme terrorisée. La fouille de la maison commence. Les soldats visitent la cave, précédés du pharmacien. Ils en remontent quelques instants après, suivis de notre homme dont les bras sont chargés de bouteilles de cidre. Joseph Liénard invite alors son épouse à aller chercher des verres dans la cuisine. Ce devait être ses dernières paroles.

Aussitôt, il est poussé hors de l'habitation. "*Terroristes América, là-bas!*" hurle à nouveau l'officier en désignant du doigt les remises. A ces mots, le pharmacien se dirige vers l'endroit indiqué pour montrer aux soldats qu'il n'y a personne dans ces pièces. Croyant être suivi, il se retourne et réalise ce qui se passe. Un SS le tient en joue. Tout à coup l'officier ordonne de tirer. Une détonation sèche claque. Joseph Liénard s'écroule, mortellement blessé au dos. Alertée par le bruit, son épouse accourt, tenant les verres en mains; les traits blêmes, elle découvre l'affreux spectacle.

L'Ecole Communale du Centre,  
à droite et, en face, la maison  
Horlent, P.C. des Partisans Armés.  
(carte postale De Muynck, s.d.)



- 1 - Pharmacie Liénard
- 2 - Boulangerie Delporte
- 3 - Ferme Strubbe
- 4 - Brasserie Gosselin  
et café "Au Major"
- 5 - Maison Horlent (P.A.)
- 6 - Ecole Communale du Centre

La Grand-Place.  
(carte postale Nels, s.d.)



---

La petite Annette se précipite vers son père en hurlant, des soldats la mettent en joue. Alors, dans un puissant réflexe, la mère attire sa fille vers elle et, toutes deux tombent à genoux, bientôt rejointes par la seconde enfant. Les SS sortent. La mère et ses filles restent ainsi prostrées près du cadavre durant de longues minutes, n'osant appeler au secours <sup>26</sup>.

à la Grand-Place ( point E du plan I)

Pendant ce temps, le convoi progresse vers la Grand-Place où les SS vont se livrer à d'autres assassinats.

Pour on ne sait quelle raison, Joseph Katola, un fermier polonais, réquisitionné à Beauvais (F), par les Allemands pour conduire un de leurs attelages hippomobiles, est blessé par une balle puis achevé à coups de crosse. Durant ce temps, des soldats investissent la boulangerie Arthur Delporte, emmènent de force le paisible boulanger et le fusillent non loin de sa demeure (point 3 de la carte).

dans la Grand-Rue (point F du plan I)

La colonne avance vers la Grand-Rue <sup>27</sup>. Des soldats font une halte à la ferme Strubbe, surprennent le valet, Jean Abrassart, qui fermait les deux lourds battants de la porte charretière, s'en saisissent et le tuent, à quelques pas de là. D'autres pénètrent dans des maisons voisines et arrêtent les hommes qu'ils y trouvent: Jules Désirs, René Duhant puis Edgard Laventure. Ils relâchent presque aussitôt Jules Désirs, vu son grand âge<sup>28</sup> et continuent leur progression vers la brasserie Gosselin.

A l'entrée de la Ruelle Quivy, un SS pousse René Duhant d'un geste vif dans le sentier, le dérochant ainsi à la vue des autres soldats. Saisissant cette invitation inespérée à l'évasion, René Duhant se sauve avec l'énergie qui lui reste encore <sup>29</sup>.

Quel est le mobile d'un pareil acte? On ne le saura jamais.

La troupe arrive maintenant devant le café "Au Major" <sup>30</sup>. Un petit groupe de fantassins s'y introduit et se livre à de brèves libations. Les soudards sortent ensuite, emportant un butin dérisoire. Quelques instants plus tard, un pillard, qui est resté dans la cave est blessé par l'éclatement d'une grenade à manche, lancée par un de ses compagnons d'armes.

Le blessé est évacué par les siens. La nervosité des SS est à son comble.

à l'Ecole du Centre (point G du plan I)

Poursuivant sa route, la horde atteint l'école communale où elle remarque, derrière une des fenêtres, des gens qui gesticulent et appellent à l'aide. Des Allemands pénètrent dans le bâtiment, fracturent la porte du local et découvrent des Belges, emprisonnés la veille par les P.A., qui les accueillent comme leurs sauveurs... Les SS n'en ont que faire. Ils libèrent les femmes qui se réfugient, affolées dans une maison proche tandis que l'une d'elles dénonce l'habitation de Roger Horlent, alias "Dominique", comme étant le refuge des Partisans. Aussitôt les soldats lancent des grenades et déclenchent le feu de leurs armes sur la maison dont la façade est endommagée.

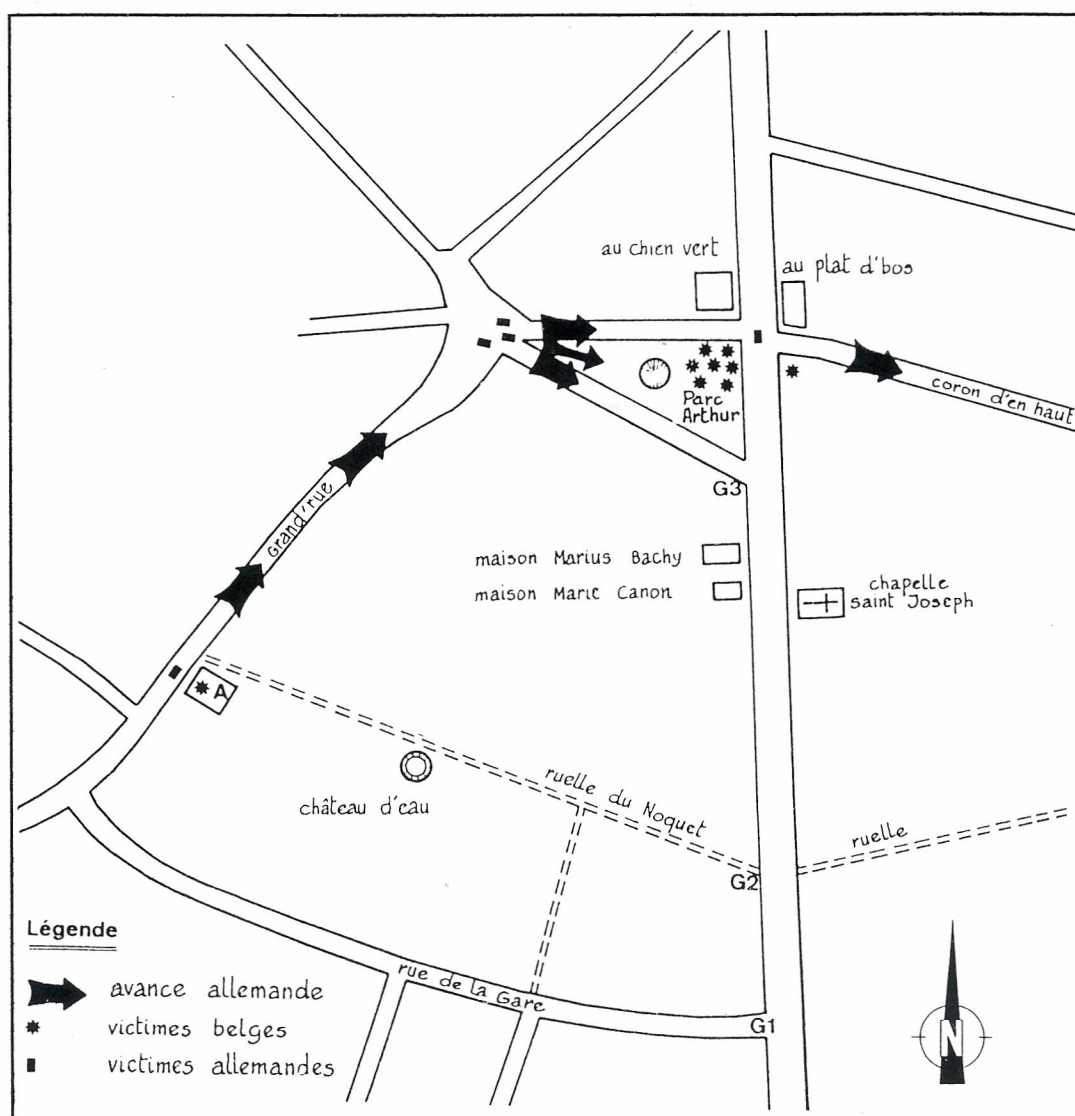
Pendant ce temps, les soldats de la Wehrmacht, capturés la veille à Bury, se cachent sous les bancs, craignant être découverts par les SS sanguinaires, qui vraisemblablement leur auraient fait un sort.

Continuant leur oeuvre de mort, les SS exécutent un prisonnier <sup>31</sup> ainsi qu'Edgard Laventure et un habitant du quartier - François Liétard - qui regardait par sa fenêtre.

L'extrémité ouest de la place du Pâturage  
où trois cyclistes allemands trouvent  
la mort.



**Plan III: le quartier du Pâturage**  
(réalisation Marc-Philippe Duhant)



---

le haut de la Grand-Rue (point H du plan I)

Laissant les trois morts derrière elle, la colonne reprend sa route vers le Pâturage, au nord du village, emmenant avec elle neuf civils belges pour lesquels ce sera la dernière promenade...

Elle gagne la Place du Marétiau. Un officier, monté sur un cheval blanc, aboie des ordres. Un soldat lance une grenade dans l'imposte de la porte de la maison Arthur Trivier. La vitre vole en éclats, une explosion sourde se fait entendre à l'intérieur, les deux vieillards sont terrorisés.

Cependant, des Allemands pénètrent dans d'autres demeures puis en ressortent, emportant des vélos. Les mêmes scènes de terreur, de meurtres et de pillages se reproduisent tout le long de la rue <sup>32</sup>.

Mais entre-temps, les résistants du Groupe G, de retour de mission à Andricourt, ont appris la nouvelle de l'attaque du village par François Dulieu. Après une halte à leur P.C. du Chien Vert, ils se scindent en deux groupes. Le premier, fort de sept hommes <sup>33</sup>, va garder l'accès de la Rue de la Gare et de la ruelle du Noquet (G1 et G2 du plan III) tandis que le second groupe, composé de six résistants <sup>34</sup>, se poste près de la maison Henri Grumiaux, à un des angles de la Place du Pâturage, tenant ainsi sous son feu l'aboutissant de la Grand-Rue (G3 du plan III).

Dès que le premier groupe arrive à l'entrée de la ruelle du Noquet, Simon Chevalier envoie Gérard Degroote en éclaireur vers l'autre extrémité du sentier afin de déterminer la position de l'ennemi. Gérard escalade les clôtures et arrive dans le jardin d'Edouard Trivier (position A du plan III). Il grimpe aussitôt au grenier et, de là, contrôle une partie de la Grand-Rue. Il voit à trente mètres de lui un Allemand passer sur une jument blanche. La tentation est trop forte. Il vise le cavalier et l'abat d'une balle dans le cou puis déguerpit par où il était venu. L'Allemand tué net, tombe de sa monture et s'écroule sur la route. Immédiatement la troupe réagit en tirant vers la maison d'où vient le coup meurtrier. Une balle blesse grièvement le pauvre Edouard <sup>35</sup>.

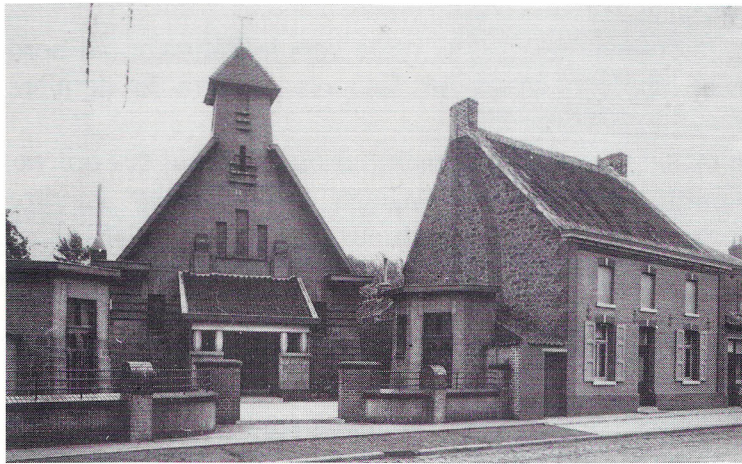
Un officier suivi de quelques soldats pénètrent chez Achille Lesplingart. Ils lui demandent à boire. Achille leur montre la pompe. Les soldats y remplissent leurs gourdes puis sortent. Achille les suit et tire le verrou de la porte derrière eux. Tout à coup, un SS se retourne et fait feu. La balle traverse la porte et passe à quelques centimètres d'Achille qui en est quitte pour la peur...

Mais, voilà que les soldats débouchent sur la Place du Pâturage où les attendent des résistants du Groupe G. C'est ici que l'horreur va atteindre au paroxysme.

la fusillade du Pâturage (point I du plan I)

Quatre cyclistes forment la tête de la colonne allemande. Dès qu'il les voit, Edmond Delporte s'écrie: "*Les voilà!*". Il épaule son arme, vise et fait feu en direction du second cycliste qui s'écroule sur le pavé. Charles Dumont l'imité et abat le troisième cycliste tandis que le chef de file de cette avant-garde se met à l'abri. Les trois autres résistants du groupe déchargent leurs armes et bientôt un quatrième éclaireur gît sur la route. Dissimulé derrière le pylône électrique de la chaussée, Roger Laventure actionne en vain sa mitrailleuse qui s'est enrayée...

Réalisant l'importance de l'engagement, les SS se déploient en tirailleurs dans le Parc Arthur



La chapelle Saint-Joseph  
où des résistants du groupe G  
se replient avant de battre en retraite  
vers le bois de Beloeil.  
(carte postale De Muynck, s.d.)



Le massacre du Pâturage vient d'avoir lieu. Les SS ont gagné le bois sur les talons des résistants. Un groupe de P.A. arrive sur la place, emmenant avec lui cinq soldats allemands capturés à Aubechies.  
Sur ce document exceptionnel, on devine les victimes - au pied de la haie - Adelin Dulieu, les cinq prisonniers, Marcel Mauroit, Raymond Coart fusil en mains et Maurice Liétard - dit "Jojo" - .  
(photo Louis Dath, 1944)

---

malgré le feu nourri des résistants. Aussitôt les armes automatiques ennemies commencent un feu puissant contre lequel nos six patriotes ne peuvent rien <sup>36</sup>. Quatre hommes traversent la chaussée au pas de course et se replient sur la chapelle Saint Joseph. Roger Laventure emporte sa mitrailleuse; déjà les balles sifflent autour de lui.

Charles et Edmond décrochent. Il est trop tard pour traverser le chemin. Les SS sont là! Nos deux amis cherchent refuge dans les maisons voisines. Edmond pénètre chez le cordonnier Marius Bachy en compagnie de Camille Vanus et de Jean, le jeune fils de la maison qui a assisté à la fusillade. Aussitôt la porte bouclée à double tour, Marius abaisse le volet mécanique de la fenêtre donnant sur la chaussée. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, Edmond se débarrasse de tout ce qui peut être compromettant: la salopette est cachée dans la linge d'une lessiveuse, les armes dissimulées sous un tas de cendres, en bordure du sentier du jardin, tandis que le brassard se retrouve dans une boîte à clous.

Par la fenêtre de l'atelier donnant dans la Grand-Rue, Edmond, Camille et la famille Bachy regardent, le coeur battant, la progression de la colonne SS.

Charles poursuit sa fuite éperdue sur la chaussée. Il pousse la porte de la tourelle <sup>37</sup>. Mais, là, pas d'issue. Il en ressort aussitôt, craignant être pris dans cette souricière. Il se précipite vers l'habitation voisine. La porte est fermée. Il atteint la demeure de Marie Canon. Une bonne poussée, la porte s'ouvre. Il est temps, une balle siffle, une brique vole en éclats... Une grenade éclate, des rafales de mitraillettes crépitent. Un groupe de huit SS prend d'assaut la chapelle. Par la fenêtre, Charles assiste impuissant à la scène. Les Allemands rebroussement chemin tout à coup, fuyant un ennemi invisible <sup>38</sup> qui les arrose copieusement.

Durant ce temps, Charles fait volte-face et court se réfugier dans un coin du jardin. Dissimulé derrière de hautes orties, il attend, le coeur battant, une grenade en main, résolu à vendre chèrement sa peau. - Il ignore qu'en réalité les assaillants de la chapelle ont quitté les lieux - Quelques minutes s'écoulent, interminables. Tout à coup un homme enjambe le mur du jardin. C'est Emile Dulieu - encore lui - suivi de quelques soldats, des Allemands peut-être, pense Charles qui s'appête à dégoupiller sa grenade. Mais, stupéfaction et soulagement, ce sont deux Anglais. Il s'agit des premiers fantassins d'un détachement de la Division Blindée de la Garde Britannique venant de Bury <sup>39</sup>.

Sur la Place du Pâturage, se déroule un moment fort de la tragédie.

Avant de poursuivre leur progression, les Allemands placent devant eux les neuf otages qui marchent groupés, les mains derrière le dos. Au carrefour du Chemin Patot et de la Chaussée, à proximité du Café Au Chien Vert, un officier SS au teint basané et à la taille élancée les arrête. Sur son ordre les prisonniers lèvent les bras, le regard inquiet. D'un geste vif et précis, il tire une rafale de mitrailleuse en direction des civils qu'il fauche net dans une clameur effroyable <sup>40</sup>.

#### au Coron d'en Haut ( point J du plan I)

Abandonnant les corps ensanglantés enchevêtrés pêle-mêle, les Allemands s'engouffrent dans la Rue Ferrer. Un SS s'écroule au milieu du carrefour, atteint par les balles des Britanniques postés au sud de la Chaussée.

Les Allemands pressent l'allure, tant pour se dérober aux Tommies que pour rattraper les résistants sortis de la chapelle qui battent en retraite à toutes jambes vers le bois de Beloeil.





ci-dessus:

L'extrémité est de la Place du Pâturage où les Belges sont exécutés.

A gauche, le café "Au Chien Vert", P.C. du W.O.; à droite le Coron d'en Haut par lequel les Allemands progressent vers le bois de Beloeil.

(carte postale Nels, 1938)

ci-dessous:

Les pavillons des gardes, à la limite sud du bois de Beloeil.

(carte postale Bricq-Mélice, vers 1919)



---

Les hommes du Groupe G se replient par les jardins, vers les champs et atteignent enfin le couvert, sains et saufs. Il est temps car les SS prennent position au bout du Coron d'en Haut, et placent leurs armes automatiques en batterie, en face de la demeure de Florimond Durenne. Les balles sifflent au-dessus des têtes des résistants, coupant des feuilles et des rameaux dans un bruit sec. Les fantassins allemands se déploient en tirailleurs à travers les champs, les prairies et la briqueterie puis progressent vers nos amis dont les silhouettes s'estompent et finalement disparaissent.

L'ambulance stoppe devant la maison Durenne, les brancardiers sortent les civières et chargent les blessés dans le véhicule.

Cependant, le Groupe G s'en tire sans la moindre égratignure!<sup>41</sup>

L'équipe de Simon Chevalier est parvenue à Beloeil après avoir franchi le bief asséché du canal Ath-Blaton<sup>42</sup>, tandis que le groupe de Gaston Duhant s'est réfugié à Stambruges et aux Ecacheries.

### la fin du cauchemar

D'autres Tommies s'introduisent dans le jardin du cordonnier Marius Bachy. Vite, Charles, Edmond, Emile, ainsi qu'une vingtaine de soldats britanniques se retrouvent sur la Chaussée. Ils se dirigent vers la Place du Pâturage où ils découvrent la tuerie.

Alors que ses compagnons remontent la Chaussée et prennent position au carrefour de la Rue du Bois, un fantassin britannique se dissimule derrière le poteau téléphonique du Chien Vert et pointe son fusil-mitrailleur Bren, tenant sous le feu de son arme la rue tout entière.

Pendant ce temps, nos trois résistants inspectent les huit cadavres. Huit, en effet, car parmi les corps déchiquetés, quelqu'un remue, se redresse, se met debout. Les témoins n'en croient pas leurs yeux. "Il" est vivant! Charles l'emmène vers la demeure du docteur Dulieu. Après une rapide et houleuse entrevue avec le praticien, le collaborateur rescapé sort du cabinet, suivi du médecin courroucé. Un bref échange de paroles, puis Edmond et Charles ramènent l'homme à son point de départ: l'école du Centre...

- On apprendra plus tard que quelques minutes après sa réincarcération "il" a regagné son domicile, à Bernissart -.

### aux Pavillons des Gardes (point K du plan I)

Vers 15 heures 15, la colonne SS fait halte aux Pavillons des Gardes, situés à l'orée sud du bois de Beloeil. Un paisible couple d'origine flamande y demeure, les Bergiers, dont le mari est garde-chasse du prince de Ligne.

Un fantassin violente la porte de l'habitation. Madame Bergiers vient ouvrir. Elle est brutalement repoussée contre le mur par un fort gaillard qui s'écrie: "*A Quevaucamps, tuer tous les terroristes!*" Trois hommes le suivent et demandent à boire. Entrent ensuite quatre officiers commandés par un major âgé et boiteux. Celui-ci plutôt calme, dit en s'asseyant près de la fenêtre: "*Voilà trois nuits que je ne dors plus*". Un de ses officiers, se distinguant par sa haute taille et son teint basané, est furieux. Après avoir déplié leurs cartes routières sur la table, ils se consultent.

L'arrière-cuisine est envahie par des soldats éreintés qui s'affalent sur le sol, dégoûtés, hochant la tête et faisant des gestes de découragement.

Entendant sa femme s'expliquer calmement en flamand, le garde juge bon de se lever et se présente au major, tenant son ventre à deux mains. Il explique à l'officier qu'il est malade.



Le calme est revenu au Pâturage.  
Les gens sortent de chez eux et  
convergent vers le lieu du massacre.  
Un fantassin de la D.B. de la Garde  
britannique, posté derrière le poteau  
électrique, pointe son fusil-mitrailleur  
en direction du carrefour occupé  
il y a quelques instants par les SS.  
(photo Louis Dath, 1944)

A l'invitation de Louis Dath,  
deux soldats entrent chez lui  
pour se sustenter.  
(photo Louis Dath, 1944)



---

Le major lui demande si ce sont les gens de Quevaucamps qui ont tiré sur ses soldats. Albert Bergiers lui répond: "*Non. A Quevaucamps, on ne tire pas sur les soldats; ce sont certainement des étrangers*". Le grand officier basané intervient et rétorque: "*On ne fait jamais rien mais c'est tout de même fait*" puis il ajoute: "*soulèvement national!*"

Pendant ce temps, deux soldats retardataires, particulièrement excités, arrivent des champs, épaulent leurs fusils et font mine de tirer par la fenêtre. S'apercevant du fait, Madame Bergiers avertit les officiers qui mettent immédiatement fin à la scène. L'excitation est générale, les soldats font feu de toutes parts. Quelques rafales, tirées du village les harcèlent encore. Un cheval est blessé; il sera abandonné par la suite.

La colonne bivouaque dans le plus grand désordre. Quelques SS envahissent le potager du garde forestier et, en un clin d'oeil, dévorent les tomates. D'autres fantassins pompent sans cesse de l'eau pour abreuver leurs chevaux

Tout à coup, les soldats se mettent à hurler et courent se dissimuler sous les arbres: deux avions alliés survolent la troupe à basse altitude sans toutefois la mitrailler<sup>43</sup>.

#### ultime tentative (point L du plan I)

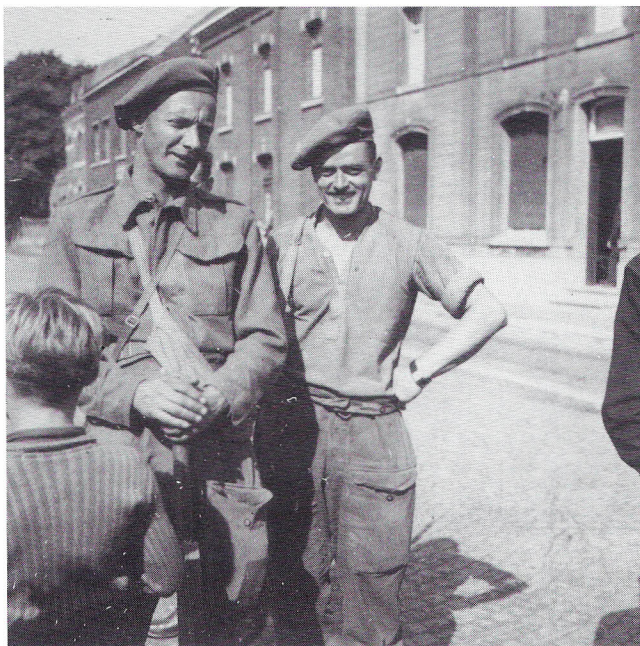
Plusieurs SS tentent un retour vers le village, empruntant champs, prairies et sentiers. Ils parviennent à proximité de quelques maisons de la Chaussée mais des habitants les ont vus et avertissent les Anglais qui aussitôt prennent position derrière la clôture du jardin de Georges Souillard. Ils tirent quelques rafales de fusil-mitrailleur. Comprenant qu'ils ont affaire à des soldats, les Allemands rebroussement chemin et retournent vers les Pavillons<sup>44</sup>.

Un des trois Sherman britanniques traverse Basècles, en direction de Quevaucamps. (photo G. Ledru, 1944)



#### l'arrivée des blindés

Vers 16 h 30 le pavé de la Chaussée retentit du grincement des chenilles de blindés britanniques. Trois chars Sherman font leur apparition. Parmi la population c'est le soulagement. Les tanks remontent la rue et se postent, l'un à l'entrée du chemin champêtre menant aux Pavillons, l'autre à la limite d'une prairie tandis que le troisième fonce vers le chemin Hequet où il se met en position de tir. Canons et mitrailleuses pointés vers le bois, les blindés déclenchent une salve d'obus et de balles traçantes. Puis, le plus calmement du monde, ils tournent le dos au bois et s'en retournent comme ils sont venus, avec un flegme bien britannique...



Les deux premiers soldats britanniques ayant atteint le Pâturage sont deux Anglais: C.H. BUTT, originaire d'Oxford, et S.B. PHILLIPS, de Stoke-on-Trent. (photo Louis Dath, 1944)

Chacun d'eux pose avec des résistants du Groupe G. Ici, Edmond Delporte, coiffé d'un casque belge et portant le brassard tricolore du F.I.-W.O. (photo Louis Dath, 1944)



---

Cette pluie d'acier et de feu sème le désarroi parmi les SS, leur ôtant à tout jamais l'envie de revenir au village. Le destin de Quevaucamps bascule à cet instant.

Les chars de la DB de la Garde ont sans doute sauvé le village de la destruction ou d'une sanglante répression.

**la retraite** (point M du plan I)

Vers 17heures, la colonne SS reprend sa marche en direction de Beloeil, par la Grand-Vue. Avant de quitter les Pavillons, le major s'adresse à Albert Bergiers et lui dit: "*Nous ne voulons pas nous rendre aux terroristes mais seulement aux soldats alliés*". Au même instant, le garde forestier aperçoit un chariot, tiré par des chevaux, sur lequel s'entassent une dizaine de blessés. Une ambulance passe, suivie par un médecin et deux infirmiers. Nulle trace de tués. Où sont-ils passés? Vraisemblablement les a-t-on enterrés dans le sous-bois.

Le major accompagne ses soldats à pied tandis que les quatre officiers grimpent dans un véhicule tous terrains. La colonne s'éloigne en direction du château de Beloeil.

Arrivée au lieu dit Quatre Arbres, sur le territoire d'Ellignies-Sainte-Anne, la colonne se trouve à découvert et, craignant une nouvelle attaque, rebrousse chemin puis revient s'installer aux abords de la Héronnière jusqu'à la tombée de la nuit.

Vers 19 heures, un soldat non armé se hasarde à nouveau jusqu'aux Pavillons pour y prendre de l'eau.

Là, Charles Dumont portant l'uniforme du Groupe G: salopette bleue, brassard, béret alpin et équipé de cartouchières, jumelles et fusil pris à l'ennemi.  
(photo Louis Dath, 1944)





Photos du convoi américain  
traversant Quevaucamps,  
le lendemain du massacre.  
(photos L. Dath, 1944)

Char obusier M8 équipé d'un "sprongs"  
dissimulé partiellement par le filet  
de camouflage. Cette cisaille lui a permis  
de franchir les haies du bocage normand  
derrière lesquelles les Allemands  
s'embusquaient.



Jeep armée d'une mitrailleuse  
portant le fanion de son unité  
et le drapeau belge.

---

Le lendemain, le sous-bois offre un spectacle chaotique: caissons d'artillerie, canons, obus, effets militaires épars çà et là témoignent encore du passage de cette armée en retraite qui sema la mort dans un paisible village.

La Libération de Quevaucamps a coûté la vie à deux Partisans Armés, à neuf civils innocents <sup>45</sup> ainsi qu'à huit Belges <sup>46</sup> dont la grande erreur a été de croire en l'occupant ou d'en donner l'impression à leurs contemporains, le plus jeune de ceux-ci avait 20 ans!

Il est difficile de dénombrer les pertes de l'ennemi qui enterra ou emporta ses morts et sauva ses blessés. Il semble cependant que les évaluer à vingt n'est pas exagéré.

### DEUIL GENERAL

Le même jour, une colonne américaine traverse le village et fait halte sur la Place.

Les G.I. sont étonnés du manque d'enthousiasme de la population locale à leur égard, lequel contraste avec l'engouement rencontré ailleurs. On leur apprend que la veille 19 civils ont perdu la vie et que le village, loin de fêter la Libération dans la joie, s'enferme dans un deuil général <sup>47</sup>.

Les P.C. des groupes de résistance ont maintenant pignon sur rue: les P.A. dans une maison face aux écoles du Centre, le F.I-W.O. dans un immeuble attenant au Café Chien Vert.

Les résistants se chargent des tâches de police: arrêtent les suspects, surveillent les routes et appréhendent les trafiquants.

Le 6 septembre, la commune pavoise de drapeaux en berne.

La population enterre ses morts <sup>48</sup>.

De nombreux avions alliés passent dans le ciel, en direction de l'aérodrome de Chièvres dont ils ont pris possession.

Le 7 septembre, cinq victimes sont enterrées <sup>49</sup>.

Le même jour, une interminable colonne américaine passe au Piquet puis à Ellignies-Sainte-Anne. A Quatre Arbres, elle vire à gauche, en direction de Huissignies. Des curieux ovationnent les soldats du convoi. Après un court arrêt, les véhicules disparaissent dans un nuage de poussière <sup>50</sup>.

Le 8 septembre, on enterre le pharmacien Liénard et une victime <sup>51</sup> de la fusillade du Pâturage. Le 9, la dernière victime est inhumée <sup>52</sup>.

Ce jour-là, les journaux réapparaissent. Après 52 mois de censure, la pensée peut à nouveau s'exprimer librement!

### ENFIN, LA JOIE!

La semaine de grand deuil se termine le 10 septembre.

La population pavoise. Des drapeaux alliés flottent aux maisons. Guirlandes et insignes décorent les façades. Hommes et femmes portent des tenues débridées, aux couleurs nationales. Enfin, le village sous le choc se réveille; la joie s'exprime.

Et, cependant, dans le ciel des avions alliés passent, nombreux, acheminant au front de l'est d'énormes quantités de carburant.

Là-bas, la guerre n'est pas finie...



## ALBUM SOUVENIR



Les Anglais posent avec quelques enfants  
du Pâturage...  
...le petit Raymond Choquet, fort impressionné,  
...la souriante Ginette De Laender  
et la mignonne Colette Dath, la fille du photographe.  
Ces clichés montrent un des libérateurs  
présentant son Bren MI.50,  
une des armes qui a repoussé l'ennemi.  
(photos Louis Dath, 1944)



---

## NOTES

<sup>1</sup> Les actes d'Etat Civil manquent de précision. Nous y avons relevé plusieurs erreurs de situation dans l'espace et dans le temps.

<sup>2</sup> X, Quevaucamps a vécu une tragique fin d'occupation, in L'Avenir du Tournaisis, dimanche 10 septembre 1944.

<sup>3</sup> MARECHAL (J.-C.), Cela reste une énigme: - Pourquoi la libération de Quevaucamps fit-elle autant de morts?, in Nord Eclair.

<sup>4</sup> X, La libération de Quevaucamps: le commandant des Partisans Armés explique la tragédie, in Nord Eclair.

<sup>5</sup> voir les témoignages inédits, publiés en annexes

<sup>6</sup> Le but de l'opération est de paralyser l'industrie lourde de la Rhur en la privant d'électricité. Pour le seul Secteur 35, on dénombre 8 pylônes détruits, dont 2 à Bernissart (Harchies), par le Sous-secteur Harchies-Quevaucamps.

<sup>7</sup> QUIVY (A.), Quevaucamps, histoire locale, notes manuscrites inédites, cahier 1942-1946.

<sup>8</sup> d'après le rapport d'activité personnelle de Simon CHEVALIER, commandant d'action du Secteur 35 de la Région III du Groupe G.

<sup>9</sup> QUIVY (A.), op. cit.

<sup>10</sup> ID, op. cit.

voir PAYEN (F.), Un poste d'observation au Moulin-d'en-Haut à Quevaucamps, in Coup d'oeil sur Beloeil, vol. 3, 5e année, n° 20, août 1984, p. 196-198.

11 de son vrai nom Arthur Pétilion

<sup>12</sup> A.C.E., Etat Civil, registre des décès 1941-1950, année 1944, actes 13, 14 et 15.

<sup>13</sup> Joseph Prévost était secrétaire du Rex.

<sup>14</sup> Parmi les 8 hommes arrêtés et exécutés par les Allemands sur la Place du Pâturage, nous relevons: 3 personnes de Quevaucamps, 3 de Blaton et 2 de Bon Secours.

<sup>15</sup> Les chiffres varient d'un auteur à l'autre.

<sup>16</sup> d'après "Ce que je sais du combat du 4.9.44", témoignage écrit par Jean VELGHE, en 1944, à la demande d'Achille Quivy (voir les annexes)

<sup>17</sup> l'actuelle Rue E. Vandervelde

<sup>18</sup> Ces initiales ont été peintes par Gaston Duhant dont le demeure a abrité le P.C. du Groupe G (W.O.) jusqu'en septembre 1944, époque à laquelle celui-ci a été transféré au café Chien Vert.

Au moment où se situe l'action, les hommes du G sont en opération de nettoyage à Andricourt (Blicquy) et à Canteleux (Huissignies).

<sup>19</sup> chez Roger Horlent, alias *Dominique*, en face de l'Ecole Communale du Centre

<sup>20</sup> Ils étaient une dizaine d'hommes, affirme Pierre BACHY dans "Un maquis du Val de Verne", page 526, tandis qu'Eugène - alias Arthur Pétilion - déclare qu'ils étaient quarante (voir: "La Libération de Quevaucamps: le commandant des Partisans Armés explique la tragédie", in Nord Eclair).

<sup>21</sup> actuellement Place Louis Langlois

<sup>22</sup> La ligne ferroviaire Blaton-Quevaucamps a été démontée par l'Organisation Todt en juillet 1942. Seul son ballast subsiste.

<sup>23</sup> voir MABIRE (J.), Panzers SS dans l'enfer normand. "Hohenstaufen" et "Frundsberg" pendant l'été 1944, Fayard, 1986.

Ces éléments battent en retraite depuis Cambrai et, par Valenciennes, se dirigent vers Mons.

- <sup>24</sup> témoignage de Claire Andrieu-Canon, petite-fille de Désiré Dubruille
- <sup>25</sup> d'après la relation écrite d'un témoin oculaire, Maurice MARECHAL, témoignage sollicité par Achille Quivy, en septembre 1944 (voir les annexes)
- <sup>26</sup> d'après le témoignage écrit d'Adrienne LIENARD-DESCAMPS, rédigé en 1944 à la demande d'Achille Quivy (voir les annexes)
- <sup>27</sup> actuellement Rue J. Wauters
- <sup>28</sup> Jules Désirs a 75 ans; il mourra en 1947.  
(A.C.Q. Etat Civil, registre des décès de 1941 à 1950, année 1947, acte n° 43)
- <sup>29</sup> René Duhant mourra en 1945.
- <sup>30</sup> "Major" est le sobriquet du tenancier Henri Brassart.
- <sup>31</sup> Cette personne sera transportée à la clinique chirurgicale de Péruwelz où elle décèdera le lendemain.  
(A.C.Q. Etat Civil, registre des décès de 1941 à 1950, année 1944, transcription n° 56).
- <sup>32</sup> témoignages de Valentine Deplus-Degouys et Henriette Lebrun-Deplus
- <sup>33</sup> Simon Chevalier, Frédéric Detoit, Gérard Degroote, Emile Fagnart, Marcel Souillard, Ludy Canon et André Stalens.
- <sup>34</sup> Gaston Duhant, Albert Bielen, Charles Dumont, Georges Souillard, Edmond Delporte et un P.A.: Roger Laventure.
- <sup>35</sup> Edouard Trivier, crieur communal, communément appelé "l'Argus" sera évacué à la clinique chirurgicale de Péruwelz où il décèdera le lendemain.  
(A.C.Q. Etat Civil, registre des décès de 1941 à 1950, année 1944, transcription n° 57).
- <sup>36</sup> Une habitante du Pâturage, Madame Degouys - Vandenterweghe, est blessée au cours de cet engagement.
- <sup>37</sup> La tourelle est, en réalité, une remise contiguë à la maison Rosier.
- <sup>38</sup> d'après le témoignage de Denise Souillard-Liétart: Deux Anglais tirent sur les Allemands, en direction du Pâturage. L'un d'eux est posté à la lucarne du grenier de la ferme Jules Leclercq, non loin de la chapelle Saint Joseph, tandis que l'autre est dissimulé derrière le poteau électrique qui se trouve près de la maison Souillard.
- <sup>39</sup> Comment expliquer le fait que des Britanniques se trouvent à Quevaucamps alors que la libération de ce village ne figure pas parmi leurs objectifs?  
Qui est allé les prévenir et leur demander de l'aide?  
Dans quelles circonstances ceci s'est-il déroulé?
- Avant de présenter les trois versions que nous avons pu reconstituer, précisons que le secteur de Quevaucamps se trouve dans la zone de progression des armées anglo-américaines.
1. Examinons la première version, celle qui nous est rapportée par un témoignage manuscrit datant de 1944 (voir les annexes). Pour cela, reprenons notre récit un peu plus haut et retrouvons les P.A. au dépôt du tram de Quevaucamps.
- Du grenier, Marc Colinet voit trois camions allemands et la colonne de SS. Jean Velghe décide d'aller chercher du renfort Il passe au P.C. et, conduit par René Boulvin, part en voiture au Q.G. américain, installé au château de l'Ermitage, à Bon Secours, pour y demander l'intervention des blindés. En cours de route, nos deux hommes s'arrêtent à Basècles et à Péruwelz pour y quérir l'aide de la Résistance locale. Ils atteignent enfin Bon Secours mais n'y trouvent pas les Américains. Ceux-ci ont repris la route de la France et se portent au devant d'une colonne ennemie qui vient de la forêt de Compiègne. Déçus, nos deux amis reviennent à Quevaucamps, accompagnés d'autres résistants. Du carrefour de la Bécasse, ils aperçoivent l'arrière-garde de la colonne SS qui passe à la Place du Trieu en

---

direction de la Grand-Place. Aussitôt, les Partisans descendent de voiture, se faufilent à travers les jardins et atteignent la Place du Trieu.

Après quelques coups de feu, ils rencontrent des soldats britanniques. Résistants et Anglais fraternisent puis, ensemble, descendent la Rue du Moulin en direction du Pâturage où la tragédie est en train de se nouer.

2. Quant à Pierre BACHY, voici ce qu'il affirme dans "Un maquis dans le Val de Verne", pages 529-530:

Jean Velghe, accompagné de Robert Hamon, se rend directement chez les Américains installés à Bon Secours. Ces derniers n'ayant plus d'essence les adressent au château Lecrique, à Bury, où se trouve le Q.G. du secteur britannique. L'officier décide d'envoyer un détachement en renfort à Quevaucamps. Par des sentiers et chemins détournés, Emile Dulieu les guide vers la Place du Pâturage.

Vous connaissez la suite.

3. Une troisième version enfin nous est donnée par Gabriel LEDRU. Ce jour-là, il se trouve à Basècles, à l'embranchement de la Rue Perche-à-l'Oiseau avec la Rue Octave Bataille, d'où il a une vue en enfilade. Il photographie le détachement britannique se rendant à Quevaucamps. Grâce aux photos, on peut reconstituer l'identité et l'ordre de passage des véhicules composant ce petit convoi. On y voit: 2 camions anglais marqués de l'étoile américaine, un motard seul, une jeep, puis trois chars Sherman. Dans la jeep, on distingue un résistant. Gabriel Ledru l'identifie comme étant Roger Boitte. Il en déduit que c'est ce dernier qui est allé prévenir les Britanniques (voir les photos de la page 28).

<sup>40</sup> témoignage de Charles Marlot, recueilli en septembre 1944 par Gaston Duhant. Charles a assisté à la scène depuis le Chien Vert tout proche.

<sup>41</sup> témoignage écrit, en 1944, par Gaston DUHANT et Georges SOUILLARD: Participation du Groupe G, dit W.O., à la bataille de Quevaucamps, lundi 4 septembre 1944" (voir les annexes)

<sup>42</sup> Le bief est asséché par suite de l'anéantissement de l'écluse n° 11, sabotée par le G.

<sup>43</sup> d'après le récit d'Albert Bergiers recueilli par Gaston Duhant, en 1944.

<sup>44</sup> témoignage de Denise Souillard-Liétart

<sup>45</sup> En vertu de l'article 2 de la loi du 21 juillet 1948, sur proposition du Ministère de la Santé Publique et de la Famille, chacun est reconnu "*Mort pour la Belgique*", le 10 juillet 1953 et, en tant que tel, bénéficie du statut de Prisonnier Politique.

(A.C.Q., Etat Civil, registre des décès de 1941 à 1950, année 1944, actes 30, 40, 41, 42, 43, 45, 46, 54, 57).

<sup>46</sup> Par contre les actes de décès des fusillés du Pâturage portent la mention laconique "*à deux heures du soir, est décédé dans cette commune, Place du Pâturage...*"

(A.C.Q. Etat Civil, registre des décès de 1941 à 1950, année 1944, actes 44, 47, 48, 49, 50, 51, 53, 55).

<sup>47</sup> QUIVY (A.), op.cit.

<sup>48</sup> ID, op. cit.

<sup>49</sup> Emile Battard, Léon Cauchies, Désiré Dubruille, Arthur Carpentier, Arthur Delporte.

<sup>50</sup> Roger Monseu, Jean Abrassart, Edgard Laventure, Edouard Trivier, François Liétard.

<sup>51</sup> Théodule Demilcamps

<sup>52</sup> Emile Duhant

\* La première édition parut en 1984 sous le titre La bataille de Quevaucamps.

---

Le détachement britannique en route vers Quevaucamps...



Ce détachement se compose de 2 camions Bedford transportant la troupe, un motocycliste faisant la navette entre le village et le P.C. de Bury, une jeep - dans laquelle se trouve Roger Boitte - et trois chars Sherman.  
(photos prises à Basècles par Gabriel Ledru, 1944)

---

## FORCES ARMEES EN PRESENCE A QUEVAUCAMPS, LE 4 SEPTEMBRE 1944

### 1. Allemandes

9e PzSS "*Hohenstauffen*" et 10e PzSS "*Fruntsberg*", appartenant au 1er SSPz Korps (SS Oberstgruppenführer Sepp DIETRICH)

- effectifs: de 600 à 1 000 hommes, selon les témoignages
- pertes: 20 hommes environ, suivant estimation

### 2. Belges

les résistants de deux mouvements:

#### 2.1 les Partisans Armés

Compagnie "Rosa Luxembourg"

Compagnie "François Wachel"

- effectifs: de 10 à 40 hommes, selon témoignages
- pertes: 2 patriotes: Léon CAUCHIES et Arthur CARPENTIER

#### 2.2 le Groupe G,

Région III, Secteur 35, Sous-secteur de Quevaucamps

- effectifs: 12 hommes, selon le rapport d'action
- pertes: néant

### 3. Britanniques

Division Blindée de la Garde, 21e Groupe d'Armées (Maréchal MONTGOMERY), 2e Armée Britannique (Général DEMPSEY), 30e Corps d'Armée. Cette division est renforcée par la 1ère Brigade belge (Brigade PIRON)

- effectifs: 30 hommes environ, selon les témoignages, et 3 chars Sherman
- pertes: néant

## LISTE DES ABREVIATIONS

F.I. = Front de l'Indépendance

P.A. = Partisans Armés

W.O. = War Office

Groupe G = Groupe Gérard, puis Groupe Général de sabotage.

Gérard était le nom de guerre de Jean BURGERS, fondateur du Groupe G.

C.F. = Chemin de Fer (mouvement de résistance des cheminots)

P.C. = Poste de Commandement

Q.G. = Quartier Général

D.B. = Division Blindée

Pz = *Panzer* = blindé

SS = *Schutzstaffel* = groupe de sécurité

*Waffen SS* = armées de la SS

*PzSS* = Blindés SS = Division Blindée des *Waffen SS*

Fsj = *Fallschirmjäger* = chasseurs parachutistes

*Luftwaffe* = Armée de l'air

---

Les deux patriotes armés exécutés par les Allemands...



Léon CAUCHIES  
(photo Andrée Ninove, s.d.)



Arthur CARPENTIER  
(photo Andrée Ninove, s.d.)

et deux autres victimes:



Le pharmacien LIENARD  
(photo X, s.d.)



Jean ABRASSART  
(photo X, s.d.)

### **ANNEXES**

Nous publions ci-après les fac-similés des témoignages sollicités par Achille QUIVY, en 1944. Ce dernier avait l'intention d'en réaliser une synthèse. Son récit est resté inachevé. Au fur et à mesure de la progression de son travail, Achille QUIVY a barré les textes utilisés, soit les quatre premières pages des documents qu'il avait assemblés.

---

## SOURCES

### - orales

(1984)

témoignages de Mesdames Claire ANDRIEU-CANON, Lucia CUVELIER-CARETTE, Valentine DEPLUS, Denise SOUILLARD-LIETART et de Messieurs Jean BACHY, Louis DATH, Gaston DUHANT, Charles DUMONT, Gabriel LEDRU, Georges SOUILLARD.

(1994)

témoignages de Madame Lucia CUVELIER-CARETTE et de Monsieur Gabriel LEDRU.

### - écrites (1944)

(manuscrits inédits, publiés en annexes)

témoignages de Madame Adrienne LIENARD-DESCAMPS et de Messieurs Julien DATH, Gaston DUHANT, J. GOSSELIN, Maurice MARECHAL, Charles MARLOT, Georges SOUILLARD, Jean VELGHE.

### - imprimées

#### ouvrages

BEEKEN (A.L.A.), Message pour Philomène, Ed. du Métro, Bruxelles, 1948.

BACHY (P.), Un maquis dans le Val de Verne, Péruwelz, 1974.

DELAME-LELIEVRE (M.), L'opération "Lynnet I" n'aura pas lieu ou La libération du Hainaut (septembre 1944), Valenciennes, 1978.

#### articles

X, Quevaucamps a vécu une tragique fin d'occupation, in L'Avenir du Tournaisis, dimanche 10 septembre 1944.

MARECHAL (J.-C.), Pourquoi la libération de Quevaucamps fit-elle autant de morts? in Nord Eclair.

La libération de Quevaucamps. Le commandant des Partisans Armés explique la tragédie, déclaration d'Arthur PETILLON, in Nord Eclair.

#### Archives communales

A.C.Q., Etat Civil, registre des décès de 1941 à 1950, année 1944, actes 30, 40, 41, 42, 43,45, 46, 54, 57.

A.C.E., Etat Civil, registre des décès de 1941 à 1950, année 1944, actes 13, 14, 15.

## REMERCIEMENTS

Nous remercions toutes les personnes qui, par leur témoignage ou les documents qu'ils nous ont confiés, ont permis cette étude.

Notre gratitude particulière va à Madame Andrée NINOVE ainsi qu'à Messieurs Stéphane CAUCHIE, Louis DATH, D<sup>r</sup> Bernard DEGAUTE, Eric DUFRASNES, Gabriel LEDRU, Jean-Paul QUIVY.

BD.